



Des auteur(e)s et des intrigues près de chez vous !

L'Armorique...

Contrairement à ce que l'on peut croire bien souvent, l'Armorique ne correspond pas seulement à la Bretagne, mais englobe, à l'Ouest, tout le territoire français situé entre les estuaires de la Seine et de la Gironde.

Une contrée envoûtante où le polar tisse sa toile !...

*BLH Éditions
Vos émotions, notre passion.*

LES MAUDITS DE SUSCINIO



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2026
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren
www.blh-editions.com

IMPRIMÉ EN BRETAGNE



Impression



imprimerie
POISNEUF

Josselin (56)

Dépôt légal : février 2026

ISBN : 978-2-490892-60-0 (broché)

ISBN : 978-2-490892-61-7 (e-book)

BRUNO L'HER

LES MAUDITS
DE SUSCINIO



PROLOGUE

Le temps... Celui que l'on aime voir passer lentement lorsque tout va bien ; celui que l'on déteste lorsque tout va mal.

Plus ombrageux, il existe aussi un autre temps, fait de secondes, d'heures, de jours, parfois même d'années, de siècles... Un temps durant lequel il n'est pas toujours question d'espérer qu'il passe plus vite ou plus doucement. Il pourrait s'agir d'une simple évolution temporelle durant laquelle l'insouciance est totale.

L'insouciance. Quel bel état ! Des moments bercés par la légèreté de l'instant, l'inconscience du drame qui va surgir, l'innocuité d'une situation dont on ignore encore tout. Mais, au fait, de quelle insouciance est-il fait allusion, demanderez-vous ?... Eh bien, celle de ne pas savoir que tout est déjà écrit ; une destinée que rien ni personne ne pourra modifier ; une ligne de la vie, ou de la mort, qui, irrémédiablement, nous attend tranquillement tapie le long du chemin, sinueux ou non, de notre existence.

Dans ces conditions, le sentiment de peur ou de mal-être est entièrement absent de tout être humain, puisque nul ne sait de quelle épreuve sera constitué son lendemain. Pour cette raison, régulièrement, tout un chacun bascule dans l'inquiétude, sans jamais savoir pourquoi.

Mais alors, comment se fait-il que, tous autant que nous sommes, nous nous trouvions dans un tel état d'ignorance de ce qui nous attend l'heure ou le jour d'après ? Sans doute parce que les raisons de notre destin remontent à des temps si reculés que rien ne peut nous y préparer. Il en va ainsi de toutes les malédictions. Elles se moquent des minutes, des mois, des décennies... et même des siècles qui s'écoulent inlassablement.

Et lorsque du fond des entrailles d'une âme pure, la malédiction nous est jetée, un jour ou l'autre, la main vengeresse viendra nous frapper. Soyons alors convaincus que si nous avons été maudits un jour, maudits, nous le serons pour toujours. À l'heure venue, la sentence nous plongera dans la noirceur de la nuit des temps.

Parfois, ces temps maudits prennent fin, mais nul ne peut le prédire ni même l'imaginer. Sans que nous le sachions, des malédictions s'accomplissent chaque jour ; d'autres traversent les siècles, se dressent devant nous sans que nous puissions les percevoir. De temps à autre, elles s'éteignent, imperceptibles, comme la flamme d'une bougie en plein jour. Même vacillante, elle se voit, mais peut s'éteindre sans attirer la moindre de nos attentions. Avant cela, elle aura consumé un

peu d'oxygène, ce même oxygène qui, en son absence, ôte, à coup sûr, la vie des mortels.

L'histoire que vous vous apprêtez à lire est comme la flamme d'une bougie préservée de toute agression. Elle est la preuve, comme une malédiction, que rien ne peut la faire mourir tant que celle-ci ne s'éteint pas d'elle-même.

1



Duché de Bretagne, Presqu'île de Rhuys, An 1505.

La guerre de Bretagne a laissé beaucoup de traces sur les pierres de l'imposante place forte de Suscinio. Dans les esprits aussi. Le duché de Bretagne existe encore, mais pour combien de temps ? Pour le million de Bretons, l'avenir est incertain. Avoir tant lutté contre les Français et entrevoir désormais une intégration au Royaume de France en inquiète plus d'un.

La contrariété émise contre Anne de Bretagne est contenue. Mais, elle est bien présente dans les esprits lorsque la duchesse décide d'épouser Charles VIII, Roi de France, accordant ainsi trop de concessions et de largesses à celui qui devient, par

les liens du mariage, le duc de Bretagne. Même si les privilèges des Bretons sont conservés, le Royaume de France s'imisce de plus en plus dans la vie de la population bretonne.

En 1498, Charles VIII meurt. Pour la duchesse, l'occasion est trop belle. À vingt et un ans, Anne de Bretagne sait tirer les leçons de ses erreurs. Elle reprend une grande partie de ses droits sur le duché de Bretagne, tout en mettant un terme à l'ingérence de plus en plus forte du Royaume de France.

Son mariage en 1499 avec le nouveau Roi de France, Louis XII, permettra à la duchesse de faire rayonner la Bretagne, car, dans les clauses de son union, elle parvient à y faire mentionner la préservation de l'indépendance de la Bretagne ! À partir de ce moment-là, la Duchesse Anne de Bretagne occupe à jamais une place de choix dans le cœur des Bretons.

C'est pourquoi, à l'été 1505, une rumeur effervescente courait depuis déjà plusieurs jours aux abords du château de Suscinio, l'une des plus majestueuses des résidences des ducs de Bretagne. Encore aujourd'hui, ses hauts murs, symbole de rudesse bretonne, toisent sans crainte l'océan Atlantique.

Tout autour de la forteresse, dans les habitations aux murs de pierres emprisonnées par de la boue, sous les toitures faites de genêts noircis par la fumée, à la faible lueur de l'unique fenêtre ou de la trouée au-dessus de la porte, les discussions allaient bon train.

Pour la petite population du village de Suscinio, bâti au pied même du château, la réalité d'une telle visite était inimaginable ; c'était l'événement d'une vie. Palefreniers, taverniers, paysans, fileuses, charrons, vanniers, tous travaillaient dur, mais aucun d'eux ne parvenait à chasser de leurs esprits l'idée folle qu'ils ne cessaient de ressasser : pouvoir croiser le regard de la duchesse, devenue Reine de France !

En cette soirée à la moiteur inhabituelle, Jean Le Boitard regardait le ciel, alors que le jour peinait à lutter contre les éléments de la nuit.

— Pour sûr qu'y va pleuvoir, ma mie !

Berthe avait passé la trentaine il y a peu, mais les affres de la vie lui en donnaient bien plus. Son corps avait tant souffert. Sans parents, livrée à elle-même, elle avait vécu durant son enfance ce que personne ne devrait connaître dans une vie : la faim, le froid, la mort, les violences sexuelles et autres, la peur... Puis, elle avait rencontré Jean, dont le père avait pris pour habitude de lancer à la pauvre fillette un quignon de pain ou un restant d'os de poulet à grignoter.

Pour Berthe, la vie fut bien meilleure auprès de Jean. Un véritable amour et un respect mutuel les avaient unis, définitivement.

— Tu crois, mon Jean ? lui répondit Berthe avec cette légère intonation de petite fille dans la voix.

— Mon *pourpoint*¹ me colle au ventre et aux épaules. Sûr qu’y va pleuvoir.

— Et la duchesse qui doit venir...

— Et alors ? Ce sera pas la première fois qu’y pleut ici. Et puis, la duchesse, elle connaît bien les caprices du temps qu’y fait. D’après Hugues le forgeron, elle arrive demain.

— Tu sais si elle va rester longtemps ?

— Que nenni. Mais, demain, nous irons sur le chemin. Il faut que Charles et Auriane la voient.

— Auriane est encore petite, mais Charles, c’est un homme maintenant.

— Oui, va sur ses treize ans, le p’tit homme... Y sait déjà bien y faire pour travailler le bois avec le bédane et la doloire, mais j’crois que ce qu’y préfère, c’est le fer. Oui... l’aime bien travailler le fer, l’Charles.

*

**Région Bretagne,
Commune de Saint Avé,
De nos jours, le 28 juin.**

La douceur des températures persistantes de ces premiers jours d’été faisait oublier le printemps excessivement humide. Si les pluies incessantes du mois de mai et de nombre de jours du mois de juin pouvaient à présent s’effacer des mémoires, un élément en cette fin de nuit

¹ Un pourpoint était un vêtement qui recouvrait le torse, l’ancêtre de la chemise en quelque sorte.

permettait de se le rappeler facilement : l'épais voile brumeux qui s'échappait de la zone boisée et de la végétation alentour. Avec la chaleur ambiante, toute cette eau ne voulait qu'une chose : s'envoler, prendre l'air, s'enfuir.

Insensible à cette blancheur éthérée, un hérisson progressait avec prudence à la recherche de sa proie favorite, quelques iules lovés dans la tourbe. Son déplacement ne pouvait être remarqué que par les plus fins limiers de la nature. Sur le passage de l'animal, seuls quelques imperceptibles mouvements d'herbes folles trahissaient son excursion culinaire.

Soudain, sur son trajet, un obstacle inhabituel se dressa. Ses yeux et ses oreilles ne lui furent d'aucune utilité, car le flair du petit érinacéidé avait déjà détecté qu'il ne s'agissait pas d'une menace. En revanche, la petite boule piquante mit tout son odorat davantage en éveil. Que pouvait donc être cette masse imposante dont les faibles reflux correspondaient somme toute à quelques charognes découvertes au gré de ses chasses nocturnes ?

Le petit mammifère tenta de grimper sur ce qui s'apparentait à une grosse branche, voire un tronc. Ses petites pattes ne lui permirent pas de gravir l'obstacle. Il songea à le contourner, mais son ouïe lui permit de détecter un bruit incongru de l'autre côté de ce barrage inattendu. Par prudence, l'animal décida de rebrousser chemin. En moins d'une minute, il se retrouva au beau

milieu d'une bande plate où pas un seul brin d'herbe ne poussait...

Au volant de sa voiture, Cédric, un triathlète trentenaire, ne le vit qu'au dernier instant. Le cerveau à peine éveillé, il n'eut pas l'occasion, en un temps si bref, d'identifier ce corps étranger sur sa route. Pour l'éviter, ses réflexes commandèrent ses mouvements. L'embardée fut aussi immédiate que sa perte de contrôle. Le véhicule traversa la voie opposée et alla s'encaster assez violemment contre le tronc d'un arbre.

De son côté, le hérisson considéra qu'il avait accumulé un petit peu trop d'émotions pour sa sortie nocturne. Sans demander son reste, il poursuivit son chemin et disparut dans les fougères et les herbes basses.

— Merde ! Putain ! Fais chier !

Le sportif accompli ne contient pas ses nerfs davantage. Il jura, certes plus que de raison, mais avec la forte conviction que s'il pouvait en rajouter encore, peut-être que cela lui permettrait de se réveiller et de constater ainsi qu'il ne s'agissait que d'un mauvais rêve. Mais, Cédric n'était pas dupe, il se savait dans la réalité. Pour autant, il continua à jurer :

— Merde ! Merde ! Et merde ! Si ça se trouve, ma bagnole est foutue et j'ai même pas fini de la payer !

Le jeune homme sortit de sa voiture et constata l'importance des dégâts. Une rage irrépressible enveloppa son esprit avant qu'il ne finisse par se demander :

— Putain ! Et c'était quoi, cette merde sur la route ?!

En raison de la densité du voile blanchâtre qui serpentait entre les arbres et semblait caresser le bitume, l'infortuné automobiliste se déplaça à tâtons, à la recherche d'une pierre, d'un animal ou de quelque objet tombé d'une remorque. Rien, il ne remarqua rien.

« À tous les coups, j'ai roulé dessus et c'est allé dans le fossé... » se dit-il, devant l'espace vierge de toute présence suspecte.

Alors, Cédric poussa ses prospections un peu plus loin, mais rien ne s'offrit à sa vue. Il ne se rendit même pas compte qu'il parlait à voix haute, comme si sa propre ombre blafarde était sa comparse d'infortune.

— Si ça se trouve, c'était un putain de hérisson ou une autre bestiole à la con... Bon ! J'ai plus qu'à appeler un dépanneur.

Après avoir sorti son téléphone portable de l'une de ses poches de pantalon, il commença à consulter Internet à la recherche du site de son assureur. Sa concentration fut détournée par un craquement sec en bordure de forêt. Aussitôt, un léger sentiment de malaise accapara tout son être. De façon étrange, quelque chose d'indéfinissable le tenaillait.

— Y a quelqu'un ?! cria-t-il pour être sûr de se faire entendre.

Pour réponse, le silence.

Peu rassuré, Cédric se tint immobile, tendant l'oreille, et répéta :

— Y a quelqu'un ?! J'ai eu un accident ! S'il y a quelqu'un ici, j'aurai besoin d'aide ! Quelqu'un m'entend ?

Pour réponse, le silence.

Le triathlète s'avança de quelques pas supplémentaires. D'un regard scrutateur, il sondait les voiles et lambeaux vaporeux que dessinait la très légère brise qui s'insinuait entre les troncs d'arbres. C'est alors qu'un souffle plus fort que les autres souleva de terre une masse compacte de brume, donnant aux lieux un aspect beaucoup moins fantasmagorique. L'environnement apparut d'un coup plus net. Aussitôt, les yeux de Cédric s'arrondirent. Si l'endroit n'avait plus rien de surnaturel, la cruelle réalité avait bel et bien pris le relais.

La panique s'empara de l'automobiliste. Son téléphone faillit lui échapper des mains, mais il parvint à se ressaisir à temps avant qu'il ne tombe.

— Oh putain... oh putain... Les flics ! Vite, il faut que j'appelle les flics !

*

**Région Bretagne,
Brigade Territoriale de Gendarmerie à Saint Avé,
Au même moment.**

Dans la vie, il est évident que l'on ne s'habitue jamais à certaines choses, et ce, malgré leurs obligations, malgré leurs répétitions. Pour l'adjudant Anselin Garnéro, se faire réveiller en pleine nuit par un coup de téléphone, même s'il

devait s'y attendre à tout instant, faisait partie de ces impossibilités. Avec le temps, tous ses collègues l'avaient bien compris.

« Ne jamais espérer entendre la voix d'Anselin au bout de deux sonneries ! Ni même trois... » entonnaient volontiers certains gendarmes qui ne le connaissaient que trop bien.

Parfois, il fallait renouveler l'appel, car l'adjudant Garnéro avait laissé passer toutes ses chances lors de la première tentative de prise de contact.

Mais, cette fois-ci, Anselin Garnéro fit mentir sa réputation ; vraisemblablement un réflexe inconscient.

— Allô, Garnéro à l'appareil...

— Ici, le centre opérationnel... Ouah ! C'est bien l'adjudant Garnéro qui me répond ?

Anselin connaissait parfaitement la renommée dont il était l'objet. Aussi, s'en amusa-t-il dans un premier temps :

— Ça t'épate, hein ? Bon, cela dit, je le prendrais mal si tu me disais que tu m'appelais uniquement pour tester mon temps de réaction !

— Ouais, t'as raison. Bon, trêve de plaisanterie. Je viens d'être appelé par un gus tout paniqué qui dit avoir renversé un homme avec sa voiture. L'appelant est allé s'encaster ensuite dans un arbre. D'après lui, sa victime serait immobile dans le fossé.

— Il est mort, le gars renversé ?

— Le client n'en sait rien.

— OK, bon, au moins, celui-là n'aura pas pris la fuite comme d'autres. J'imagine que tu as déclenché les pompiers ?

— Oui, je l'ai fait avant de t'appeler. On ne sait jamais, l'homme renversé n'est peut-être que blessé.

— Parfait ! Recontacte quand même l'appelant. Demande-lui d'aller vérifier les constantes du mec qu'il a shooté avec sa bagnole. Il peut peut-être lui prodiguer les premiers soins avant l'arrivée des pompiers. Au fait, ça se passe où ?

— À Saint Avé, tout près de la brigade, Allée de Kérozer.

— Vache ! C'est même pas à cinq cents mètres d'ici !...

Anselin allait raccrocher quand il se ravisa au dernier moment :

— Et puis, si tu veux bien appeler Cavalli. Je suis encore de permanence avec lui...

— Oh là, j'espère que ça ne va pas une fois de plus déboucher sur une affaire merdique ! Vous en avez l'habitude...

Anselin n'eut pas le temps de presser la touche « fin de communication ». Mélanie, confortablement calée contre son oreiller, l'interrogea :

— C'est grave, chéri ?

— J'en sais rien encore ; un piéton renversé par une voiture... Ça peut être tout bon ou tout mauvais, mais, bonne nouvelle, l'automobiliste n'a pas pris la fuite.

— N'oublie pas que nous avons rendez-vous, ce soir, à dix-huit heures trente, avec le curé ! Il tient absolument à nous rencontrer pour préparer la messe de mariage...

— Mouais, je connais bien le curé. Il sait que je peux décommander à tout moment. Ce qui m'ennuie plus, c'est pour Jérôme. J'ai promis de faire un tour de vélo avec lui dans le bois de Kérozer. Tiens ?...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est justement là que s'est produit l'accident sur lequel je dois intervenir...

— Drôle de coïncidence. Tu me tiens au courant ? Si tu ne peux pas te libérer, j'irai faire ce tour de vélo avec lui !

— Merci, chérie. Bon, il faut que je file.

En raison de la proximité du lieu de l'intervention, les pompiers comme les gendarmes mirent un temps record pour se retrouver sur place. L'affolement des gyrophares, reflétant avec force sur le voile brumeux, provoquait une importante gêne aux intervenants. Les lieux de l'accident étant très peu fréquentés, tous prirent la décision de couper les effets lumineux, sauf ceux d'un fourgon des soldats du feu placé un peu plus en amont des lieux.

À peine l'adjudant Garnéro fut-il descendu de sa voiture qu'un pompier vint l'informer :

— Mauvaise nouvelle : la victime est décédée, mais c'est bizarre...

Anselin ne put s'empêcher d'adresser un regard à Jean-Jacques Cavalli. Ce dernier comprit

le message de son équipier : « *Ah, non... ça ne va pas recommencer !* »

— Comment ça, bizarre ?

— Venez voir et vous me direz ce que vous en pensez.

Anselin Garnéro et Jean-Jacques Cavalli firent la cinquantaine de pas en compagnie du pompier qui s'écarta au dernier moment du cadavre allongé dans le fossé pour leur laisser la vue pleine et entière sur la personne décédée. D'un même mouvement, les deux gendarmes s'arrêtèrent. Leurs regards inspectèrent chaque détail du corps sans vie jusqu'à ce que l'adjudant Anselin Garnéro annonce :

— J'imagine qu'en tant que pompier, vous allez confirmer ma première impression qui est que cet homme n'a visiblement pas été renversé par une voiture.

— Je confirme ton sentiment, Anselin, intervint Jean-Jacques Cavalli, sans même laisser le temps au pompier de répondre. Ça va au-delà de l'évidence...

À son tour, la voix du responsable de l'équipe des pompiers se fit entendre :

— Je vois que nous en arrivons à la même conclusion. Ce type est bien mort, mais pas d'une collision avec une voiture. Et je crois que, pour nous, notre intervention s'arrête là, mais qu'en revanche, ça ne fait que commencer pour vous !

Anselin se tourna vers le sapeur-pompier et lui lança :

— Je te le confirme. C'est bien à nous de jouer. Première question, quelqu'un de votre équipe a-t-il touché le corps ?

— Personne, sauf moi, pour m'assurer que cet homme était « delta-charlie-delta »². Vous comprendrez qu'en voyant cela, il n'y avait aucune raison de se précipiter pour tenter quoi que ce soit ni même de question à se poser...

— Très bien, merci. Eh bien, je crois que, pour vous, votre intervention prend fin à l'instant. On prend en compte. Et pour commencer : gel des lieux. Jean-Jacques, tu veux bien rappeler le centre opérationnel pour qu'ils sollicitent la brigade des recherches ? Ensuite, je te laisse prendre en charge le témoin. Ça va lui remonter le moral de savoir qu'il n'est pas responsable de la mort de ce pauvre gars en le renversant. Moi, je vais rendre compte au patron.

² Code phonétique régulièrement employé par les forces de sécurité et d'intervention pour DCD (décédé).

2



Duché de Bretagne, Château de Suscinio, Été 1505.

Jean Le Boitard tenait son nom d'un de ses aïeux, charron comme lui, un métier familial qui se transmettait de génération en génération. Un jour, dans sa cahute qui lui servait d'atelier, une énorme roue de carrosse avait réduit en miettes l'une des jambes de cet ancêtre. Par la suite, il n'avait jamais pu marcher normalement. Tout le monde le connut désormais comme celui qui boitait et prit le pli de l'appeler ainsi.

Et, en ce jour d'été 1505, c'est de cette manière que Jean se fit héler rudement par, Raoul Le Douaran, le croquemort de Suscinio.

— Hé, Le Boitard, t'attends quoi comme ça ? Sont tranquilles les charrons ! Jamais trop de travail !

— Qu'est-ce qu'y m'chante Le Douaran ? Si y'avait pas de roues aux charrettes, tu serais bien le premier à crever à la tâche ! Tu porterais tes morts sur ton dos !

Le croquemort de Suscinio, méchant comme la peste, éjecta un crachat glaireux en direction de Jean Le Boitard et de son fils Charles. Cet homme crasseux était réputé jaloux et profiteur, toujours seul malgré sa femme et ses trois enfants, deux filles et un garçon d'à peine six mois. Cet homme peu apprécié du village était toujours à épier les uns les autres, constamment à se frotter les mains dès qu'une mort était annoncée. Les uniques fois où il n'avait pas le temps de frictionner ses doigts entre eux, c'était lorsque les trépas étaient subits et inattendus ou que des petites têtes blondes à caresser passaient non loin de lui...

Tous le détestaient, mais tous en avaient besoin. La mort ne plaisait à personne ; elle les effrayait même. Lui seul paraissait s'accommoder de ce contact glacé avec ceux qui avaient franchi les frontières de l'autre monde. Lorsqu'il fallait vérifier un décès, lui seul ne rechignait jamais à croquer dans les chairs froides et flasques pour s'en assurer. Lui seul, encore, semblait ne jamais être importuné par ces odeurs putrides qui imprégnaient les chevelures crasseuses des vivants.

— T'attends la duchesse, hein ? Tu veux la montrer à ton p'tit ! L'est bien mignon, ton moutard, mais ça se voit qu'y saura jamais quoi faire avec une mie ! Dis à ton fillot d'venir m'voir,

j'saurai lui montrer comment on s'sert d'un gourdin, moi !

Jean Le Boitard savait qu'une parole de plus venant de cette vermine et le croquemort serait lui-même à inhumer. Alors, envahi par la colère, le charron ramassa la première pierre qu'il trouva à ses pieds et la lui lança avec force. Celle-ci frôla la tête de Raoul Le Douaran, qui prit la fuite sans demander son reste.

« Seraient capables, tous ces chiens galeux, de m'enterrer vivant. Y s'en trouverait pas un pour me mordre avant d'me mettre six pieds sous terre ! » pesta Le Douaran, les lèvres serrées.

Jean Le Boitard se doutait que l'arrivée d'Anne de Bretagne était prévue en fin de matinée. Un émissaire s'était présenté à lui pour s'assurer qu'il possédait des roues adaptables au charriot qui transportait la duchesse, au cas où...

— Charles, la duchesse Anne ne devrait plus mettre de temps à arriver. Je suis fier que tu puisses la voir ! Il faut que tu profites de cet instant. Peut-être ne reverras-tu plus aucun monarque de toute ton existence.

— Merci, père. Mais, je risque d'être impressionné. Y faudra la saluer ou lui faire signe ?

— Ce serait bien que tu baisses la tête à son passage pour la saluer.

— Mais... si je baisse la tête, je ne la verrai pas ! rétorqua-t-il de sa voix en mue. Comment dois-je faire ?

Jean sourit. L'innocence et la pertinence de son fils l'émouvaient toujours. Il lui posa la main sur la tête et lui déclara :

— Ce n'est pas de la voir qui est le plus important, c'est de savoir que ses yeux se seront posés sur toi.

Enfin, le charriot d'Anne de Bretagne et son impressionnante escorte de cheveu-légers³ apparurent, au loin, à l'aboutissement d'une légère montée. Le cœur de Jean s'accéléra. Il n'avait pas entendu le fer des chevaux d'attelage frapper le sol caillouteux. Comme l'avait senti le charron la veille, la pluie était tombée dru durant la nuit. C'est pourquoi tous les chemins autour du château étaient détrempés.

Jean Le Boitard était certain d'avoir choisi le meilleur emplacement pour assister à l'arrivée d'Anne de Bretagne, la Reine de France. À cet endroit, la terre était légèrement plus meuble qu'ailleurs. Avec les flaques boueuses, les chevaux peineraient davantage à avancer. Son fils Charles aurait ainsi plus le loisir de jeter un œil à la duchesse. Au passage du charriot, comme demandé par son père, Charles baissa la tête.

C'est alors que l'esprit de Jean Le Boitard s'embruma. Ce qu'il voyait dépassait l'entendement. Il leva légèrement les yeux et fronça davantage le front. Son incompréhension fut encore

³ Créés en 1498, les cheveu-légers étaient des soldats d'escorte de la cavalerie. Armés de lances, ils possédaient un équipement plus léger pour gagner en mobilité.

plus marquée. Il en profita pour jeter un œil à son fils. Ce dernier n'avait pu résister à l'intensité du moment et se trouvait à admirer le visage rayonnant d'Anne de Bretagne. Il lui fut même possible de détecter un sourire furtif sur les lèvres de la Reine de France.

Cela ne permit pas à Jean de trouver des réponses. Au contraire, il continua même à se poser mille autres questions. Comment était-ce possible ? Il n'y avait pourtant que deux personnes dans le charriot : Anne de Bretagne et une dame de compagnie.

Jean Le Boitard connaissait parfaitement le poids de ce type de charriots. Son art de façonner des roues solides exigeait cette connaissance. Il avait déjà réalisé des dizaines et des dizaines d'ouvrages pour ce genre de moyen de transport. Il se demandait même comment un tel charriot avait pu faire autant de route jusqu'à Suscinio sans présenter de défaillance, notamment au niveau des essieux. Cela tenait du miracle si aucune des roues n'avait explosé sous le poids.

Car, Jean l'avait compris. Les ornières que le charriot de la Duchesse provoquait dans ce sol meuble n'auraient jamais dû être aussi profondes !

Jamais, sauf si...

*

**Région Bretagne,
Commune de Saint Avé,
De nos jours, le 28 juin.**

— Ne me dites pas que vous allez encore défrayer la chronique des médias, Garnéro !

— Je m'en passerai bien volontiers, mon commandant. Et puis, pour le moment, il est encore trop tôt pour faire des plans sur la comète, même si, honnêtement...

— Comment ça, « même si » ? Qu'est-ce que vous ne me dites pas encore, Garnéro ?

— Eh bien, je sais que vous n'allez pas tarder à arriver sur les lieux, mais je peux déjà vous préparer au fait que nous avons devant nous, une mise en scène.

— Une mise en scène ? Vous voulez dire un meurtre déguisé en suicide ? Ou l'inverse, parce que de nos jours, il ne faut plus être surpris par quoi que ce soit.

— Non, mon commandant, une vraie mise en scène. L'auteur a volontairement scénarisé le positionnement du corps de sa victime.

— OK, je connais votre art du suspense... J'arrive.

Anselin venait d'achever sa communication lorsque les enquêteurs de la Brigade des recherches de Vannes arrivèrent sur site. Il ne fut pas étonné d'entendre les premiers éclats de voix de l'adjudant-chef Thibault Le Drénec.

— Oh bordel ! Garnéro et Cavalli, ensemble sur le terrain ! Ça sent pas bon, ça ! Ça va encore être la grosse merde !

— Honnêtement, Thibault, tu as raison de le penser, confirma Jean-Jacques Cavalli, également venu à leur rencontre.

— On vous écoute, lança Le Drénec, en revêtant un air sérieux.

Anselin n'attendit pas une seconde de plus pour présenter le cas :

— Appel téléphonique cette nuit au Centre opérationnel d'un type qui dit avoir renversé un piéton. Il s'agit de Cédric Ledunet, trente-trois ans, triathlète de haut niveau qui venait dans le bois de Kérozer afin de se préparer à sa nouvelle course, en mode nocturne. Il nous a déclaré avoir vu une forme sur la route et, dans un geste réflexe, il a fait une sortie de route et est allé encastrer sa voiture dans cet arbre, là-bas. Le problème, voyez-vous, chers amis, c'est qu'effectivement, il y a bien un homme mort dans le fossé. Mais, en aucun cas, le cadavre là-bas n'a pu être renversé par l'appelant, pas plus que par une autre voiture, d'ailleurs !

— Ben, pourquoi il a téléphoné pour dire que c'était le cas ?

— Avec du recul, intervint Cavalli, Cédric Ledunet a bien vu une forme sur la route, mais, en y repensant, il pense que c'était plus une bestiole qu'autre chose. C'est quand il a vu le cadavre dans le fossé que son cerveau a fait l'amalgame. Avec la panique, il a pensé avoir percuté un humain. Il était encore choqué par ce qu'il venait de voir quand les pompiers l'ont pris en charge pour un examen de routine à l'hôpital en raison du choc subi lorsque sa voiture a heurté l'arbre.

— OK, ça peut se comprendre, l'accident, la découverte d'un corps... Et vous dites que, d'après vous, le cadavre ne peut pas avoir été renversé par une voiture ?

— Ça, c'est la deuxième partie de l'exposé, reprit Anselin. Venez, le cadavre est là-bas. Pour info, Jean-Jacques a sollicité un médecin légiste. C'est une toute jeune praticienne qui vient de rejoindre la spécialité qui va arriver. Apparemment, vous la connaissez parce qu'elle a dit qu'elle avait déjà eu le temps de bosser pour le compte de la BR de Vannes.

— C'est Florie Gnaska qui va se pointer, Jean-Jacques ?

— Elle-même, confirma l'ancien.

— Une bonne nouvelle. Au moins, sur le plan médecine légale, cette enquête ne souffrira aucune contestation. Elle est tip top, cette toubibe. Parfait, donc. Et si nous allions voir de plus près notre nouveau cadavre ?

Grand prince, Cavalli ouvrit la route :

— Si vous voulez bien vous donner la peine de nous suivre.

Le temps d'arrêt qu'accusèrent les deux enquêteurs de la Brigade des recherches correspondit en tous points à la particularité, voire à l'originalité de la scène de crime. Le Drénec ne put s'empêcher de jurer :

— Vous faites chier, les gars ! Chaque fois que vous êtes ensemble, c'est le merdier. Vous êtes d'accord avec moi pour dire que, d'après ce que nous avons sous les yeux, ça sent plutôt mauvais, voire très mauvais ?

— Oui, confirma Anselin. La position du corps, le morceau de bois et puis cette pièce dorée n'augurent vraiment rien de bon. Ça me rappelle

une précédente affaire de vengeance, si vous voyez à quoi je fais allusion... Mais, là, ça a réellement l'air encore plus particulier. T'en penses quoi, Thibault ?

— Honnêtement, rien pour le moment. Jamais vu ça avant. Il n'y a plus qu'à attendre tranquillement l'arrivée de la Cellule d'Identification Criminelle. On en apprendra plus quand ils auront décortiqué la scène de crime. Mais, une chose semble déjà acquise.

Anselin Garnéro sut immédiatement ce que Le Drénec avait en tête :

— Nous sommes sur les lieux d'une découverte de cadavre, mais pas sur la scène du crime, n'est-ce pas ?

— Absolument, il est évident que ce mec a été tué ailleurs et, ensuite, déposé ici...

*



**Duché de Bretagne,
Château de Suscinio,
Été 1505.**

— Tu as l'air soucieux, Jean. Quelque chose ne va pas ?

Jean Le Boitard demeura silencieux. Au loin, les hennissements des chevaux de la garde, confiés aux palefreniers du château, étaient les seuls bruits qui perturbaient sa réflexion. Sous son toit de genêts noircis par les fumées de sa cahute, Jean ne

comprenait pas les raisons de ses tourments. Les paroles menaçantes du croquemort, que tous craignaient, résonnaient encore en lui. Il n'accepterait en aucun cas que cette vermine s'en prenne à son fils. Pour Jean, sa priorité avait toujours été de protéger les siens, autant du besoin que de l'insécurité. Il se démenait chaque jour pour fournir un travail de qualité et de bonne réputation. Il ne pouvait se plaindre, car, pour ces raisons, les commandes affluaient régulièrement.

Mais, pour Jean, ce n'était pas suffisant. Il jeta un œil distrait à son fils occupé à ciseler un morceau de bois d'acacia à l'aide d'un bédane.

« Vraiment doué, l'Charles, mais... »

Que ne donnerait-il pas pour permettre à Charles et Auriane de connaître une vie saine, heureuse et éloignée de toute misère ? Donner sa vie ? Aucun intérêt s'il n'était plus là pour les protéger ? Leur remettre tous ses biens ? Il en avait si peu que cela ne suffirait jamais.

« Pourquoi les roues du charriot de la duchesse s'enfonçaient-elles autant sur ce chemin, certes meuble ? C'était pas possible à ce point ! pensait-il sans cesse. Qu'est-ce qui pouvait peser si lourd dans ce charriot ? »

— Tu ne me réponds pas ? Tu as tant de soucis, mon Jean ?

Le charron plongea son regard dans celui de sa femme. Devait-il lui parler de son sentiment ? Ne décevrait-il pas sa douce s'il lui avouait ce qu'il avait en tête ? Après tout, pourquoi ne lui en parlerait-il pas ? Ce n'était qu'une intuition. Et

quand bien même ce serait vrai, qu'est-ce que cela changerait ?

— Ça va, ne t'en fais pas. C'est juste que... enfin, je ne sais pas pourquoi cela me provoque quelques tourments.

— Que se passe-t-il, Jean ?

La conscience de Jean résista une seconde supplémentaire, puis :

— Je fais peut-être erreur, mais il y avait trop de poids dans le charriot de la duchesse...

— Trop de poids ? Comment peux-tu dire ça ? Moi aussi, j'ai vu la duchesse passer, mais elles n'étaient que deux dans son charriot ! Il ne pouvait donc pas y avoir trop de poids !

— Tu n'as pas regardé les roues, ma mie. Elles s'enfonçaient beaucoup trop dans la terre...

— Et alors, mon Jean ? s'étonna Berthe ouvertement. Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Pourquoi cela te tracasserait-il ?

— Il y avait forcément quelque chose d'autre dans le charriot... Quelque chose de très lourd, répondit le charron, désormais convaincu par ses pensées.

Berthe se leva et s'assit aux côtés de son mari qui, sur l'instant, l'inquiétait un peu.

— À quoi penses-tu, Jean ? Tu me fais un peu peur...

— Non, point d'inquiétude, ma mie. Tout va bien. Mais, je suis persuadé qu'Anne de Bretagne est venue au château pour mettre à l'abri une partie de sa richesse. En fait, je pense qu'il y avait de l'or caché dans le charriot, beaucoup d'or. C'est la seule

explication. Rien d'autre n'aurait pu faire autant s'enfoncer les roues dans le chemin.

Sans que son père le remarquât, Charles avait légèrement tourné la tête. Les yeux rivés sur l'extrémité tranchante de son bédane, dont de fins copeaux d'acacia en étaient les victimes, il parvenait ainsi à mieux percevoir la conversation étonnante de ses parents.

« *De l'or ?...* » s'entendit s'écrier Charles dans ses pensées.

Lui, le jeune garçon, bientôt un homme, n'en avait jamais vu. Lui, le passionné du travail des métaux, en avait seulement entendu parler. Une matière brillante, malléable, lourde, précieuse qui faisait la richesse des puissants. Ainsi donc, il y en avait tout près de lui ?

— Mais, mon Jean, pourquoi cela te tracasse-t-il ? Pourquoi penses-tu à cet or ? Tu ne veux quand même pas chercher à le voler ?!

— Non... bien sûr... C'est juste que...

— Que quoi ? tenta Berthe afin de le raisonner. Tu n'es pas un brigand ! Il n'y a pas plus honnête que toi ! Tu l'as toujours dit, le travail, c'est la richesse d'une vie...

— Oublie tout ça, Berthe. C'est vrai que je voudrais tellement vous offrir une belle existence, loin de toute cette... de toute cette...

— Arrête, Jean. Cette vie, c'est la nôtre. Nous mangeons à notre faim. Nous avons un toit. Nous avons de beaux enfants, sans doute les plus beaux de Suscinio !

Berthe afficha un beau sourire et convia Jean à regarder son propre fils.

— Regarde ton fils Charles. C'est vrai que je suis sa mère, mais tout le monde le dit, c'est un très beau garçon. Il est fort, intelligent. Et puis, de l'or, il en a déjà dans ses mains notre Charles, grâce à notre éducation et à tout ce que tu lui as appris.

— Tu as raison, Berthe. Excuse-moi, je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête.

— Et si nous passions à table ? Pour la venue de notre duchesse, je nous ai préparé une excellente bouillie de seigle avec du mouton.

.../...